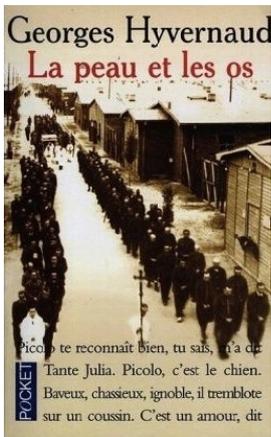


## Séance 1 : Comment dire *La peau et les os* de Georges Hyvernaud ?



Né en 1902 et mort en 1983, professeur dans les écoles normales d'instituteurs, Georges Hyvernaud fut mobilisé en 1939, puis capturé et retenu prisonnier en Allemagne. *La peau et les os*, publié en 1949, est le témoignage de ces années et d'un impossible retour à la vie.

Serge Teysot-Gay, ancien guitariste de *Noir désir*, a mis en musique certains extraits de cet ouvrage.

À découvrir aussi : Le wagon à vaches.

« *J'essaie, je fais de mon mieux* »

*Dans les premières pages de La peau et les os, Hyvernaud raconte les réunions dominicales.*

La nuit j'étends les mains et Louise est là, j'enferme dans mes mains le visage de Louise, les seins de Louise. C'est vrai que je suis heureux. Mais il est idiot de réfléchir tout le temps à son bonheur, de le scruter, de le flairer, pour savoir s'il est intact et bien mûr. À force de réfléchir, on n'est plus sûr de rien. Et puis, j'ai l'air de réclamer des compensations, de revendiquer mes droits comme un retraité de l'État qui croit qu'on le roule sur le montant de sa pension. Louise a raison quand elle prétend que je complique tout et que je suis trop exigeant. Le mieux serait de se détendre, de s'abandonner un peu.

J'essaie, je fais de mon mieux. Je souris à Tante Julia. Je souris à Merlandon. Chère vieille tante, cher vieux Merlandon avec ses yeux de lapin blanc. La tante pousse vers moi la tarte aux fraises. « La spécialité de Ginette, tu m'en diras des nouvelles. » On regarde Ginette, Ginette regarde le Vétérinaire, le Vétérinaire regarde la tarte et rêve à toutes les tartes qui se préparent pour lui dans les dimanches de l'avenir. Je fais l'éloge de la tarte : je connais les convenances. Pierre déclare que dans les pâtisseries on n'en trouve pas d'aussi bonnes. On a beau dire. « C'est à cause de toutes les saletés qu'ils y mettent », explique la tante. Elle m'exhorte à reprendre de la tarte. J'en reprends, je souris de plus belle. Ils reprennent tous de la tarte. Chère vieille tarte.

« *Je me sens oublié comme un mort à son enterrement* »

*Autour de lui, les amis et la famille du narrateur rapportent avec fierté des souvenirs de l'Occupation, en les transformant parfois.*

J'écoute Merlandon. Je m'occupe à digérer la tarte. « On en a bavé », proclame l'Oncle. Tous s'échauffent. Ils baignent avec ravissement dans ce mythe exaltant qui est venu colorer leur vie. Cette aventure collective où le réel et l'éventuel sont indiscernables, où se mêlent les parts et les rôles et où les faibles finissent par bénéficier du courage des autres. Mais moi, je n'étais pas dans le coup. Étranger à ce drame confus dont déjà on ne peut plus rien connaître, à ce passé tout proche auquel les ruses du langage et les suggestions de la pudeur, de la vanité ou de la peur donnent son visage indéchiffrable. Je me tais, malveillant et irrité. Je me sens oublié comme un mort à son enterrement. Je n'intéresse personne. On fait

semblant. Chacun parle pour soi. On écoute les autres pour pouvoir leur parler de soi. Mais au fond on s'en fout.

Après que chacun a bien parlé de soi, la famille se rappelle pourtant ma présence. Vous autres aussi, dans vos camps, vous en baviez, dit la Famille. Forcément, on en bavait. Les têtes se tournent vers moi, c'est mon tour. La Famille veut savoir ce que nous mangions, si les gardiens nous maltraitaient. Raconte un peu, demande Louise, le type qui s'est évadé dans une poubelle. Oh oui, raconte, implore la Famille. Je me fais l'effet d'être encore le petit garçon à qui on imposait de réciter au dessert *La Mendiante*, d'Eugène Manuel. Je me résigne : Eh bien voilà, c'est un type qui...

« *Décrire consciencieusement les cabinets et les hommes aux cabinets* »

*Comment écrire l'humiliation ? Cette question traverse tout le livre, et cet extrait en particulier.*

Quand les écrivains feront des livres sur la captivité, c'est les cabinets qu'ils devront décrire et méditer. Rien que cela. Ça suffira. Décrire consciencieusement les cabinets et les hommes aux cabinets. Si les écrivains sont des types sérieux, ils s'en tiendront là. Parce que c'est l'essentiel, le rite majeur, le parfait symbole. Mais tels qu'on les connaît, les écrivains, ils auront peur de ne pas avoir l'air assez distingué. Pas assez viril. Pas assez décent. Ils ne parleront pas des cabinets. Ils parleront des leçons de l'épreuve, de la régénération par la souffrance. Ou bien de l'énergie spirituelle, comme ce couillon qui a envoyé une lettre à Monsieur Paul Valéry. Une drôle d'idée, d'ailleurs, qu'il a eue là. Quel secours espérer d'un vieillard sec, subtil et officiel si parfaitement étranger aux trivialités de la souffrance réelle ? Le grand homme a répondu. J'ai vu sa réponse : vingt-cinq lignes typographiées, et sa signature autographe. Pour nous dire qu'il était heureux de savoir que l'énergie spirituelle nous soutient. Et en effet cela a dû lui faire bien plaisir. Le rassurer, le reconforter. Parce que c'est son affaire, l'énergie spirituelle. Et quand l'énergie spirituelle va, tout va... Seulement, l'énergie spirituelle, c'est des choses qu'on met dans les livres. Ça n'existe pas. Pas moyen de le prononcer, ces deux mots, sans une grande envie de rigoler. Ici, dans les cabinets. Au milieu de ces types déculottés qui claquent de froid. Des hommes gélatineux, mous, pourris. Des limaces, des asticots. Ce qui les soutient, on ne sait pas trop ce que c'est. Sans doute, cette obstination à durer, ce tenace attachement, cet accrochement des vivants à la vie qui empêche les syphilitiques, les tuberculeux et les cancéreux de se foutre à la rivière. Mais sûrement pas l'énergie spirituelle.

« *Rien ne compte plus pour un homme qui ne compte pas* »

*Le narrateur évoque ici la vie au camp et l'avilissement quotidien.*

Peignade, Faucheret et les autres vont fouiller les détritiques des cuisines. En grattant bien, on arrive à tirer des épilures des choses bonnes à manger qu'on cuit ensemble dans une vieille boîte, avec de l'eau et cette graisse qui sent le caoutchouc. Quand on est pauvre, il ne faut pas être difficile. L'orgueil, la dignité, c'est un luxe de gens heureux. Nous, on est des pauvres, et moins que des pauvres. Des espèces de clochards. Des types pareils à ces chômeurs qui rôdent le long des boutiques, dans les villes, sans goût à rien, résignés, abjects – ces hommes bien désagrégés, bien finis, qui s'en vont les mains dans les poches, vers là ou vers ailleurs ; ils suçotent leur bout de cigarette et ils n'en demandent pas davantage. Nous sommes des hommes sans fierté. À partir d'un certain degré de dénuement, on renonce à s'y reconnaître dans le bien et le mal. Défendu, permis, cela ne signifie plus rien. Mots d'une autre langue et d'un autre monde. À la lumière de la misère tout change d'aspect. On voit les choses autrement. Tronc, quand il était magistrat, il devait se dire constamment qu'il était magistrat. Ça lui donnait un beau visage serré de magistrat, une belle démarche mesurée, une belle moralité de magistrat. Même aux cabinets, il devait chier en magistrat, lentement, cérémonieusement. Mais, maintenant, il n'est plus rien qu'un sac à merde comme les autres qui va se vider avec les autres. Alors il peut bien ramasser les mégots et fouiller les poubelles. Il s'en fout. C'est sans importance. Rien ne compte plus pour un homme qui ne compte pas.

	<h1>Devoir à la maison n° 1</h1>
Date : 15 septembre 2014	Durée de l'épreuve :
Nom du professeur : M. DANSET	<b>Classe : 1ES3</b>
Matériel autorisé :	
Consignes particulières : <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Laissez vierge la première page de votre copie</b>, hormis les informations d'usage.</li> <li>• Conservez le sujet avec vous.</li> </ul> <p>Bon courage pour ce premier entraînement !</p>	

## Objet d'étude

Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours

## Corpus

Texte A - Voltaire, *Candide*, 1759

Texte B - Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839

Texte C - E. Hemingway, *L'adieu aux armes*, 1929

Texte D - Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

## Question sur le corpus - ENSEMBLE EN CLASSE

Quelles sont les caractéristiques des héros de ce corpus ?

## Travail d'écriture au choix - DEVOIR À RENDRE lundi 15 septembre

### Commentaire

Vous commenterez l'extrait de *Voyage au bout de la nuit* (texte D).

- Votre copie comprendra une introduction et une sous-partie.
- Vous préciserez entre parenthèses à quelle partie se rattache la sous-partie, en indiquant l'idée directrice de la partie concernée.

### Dissertation

Le romancier doit-il nécessairement faire de ses héros des êtres extraordinaires ?

Vous répondrez à la question en rédigeant un développement structuré, qui s'appuiera sur les textes du corpus et sur vos lectures personnelles.

- Votre copie comprendra une introduction et une sous-partie.
- Vous préciserez entre parenthèses à quelle partie se rattache la sous-partie, en indiquant l'idée directrice de la partie concernée.

**Texte A - Voltaire, Candide, 1759**

*En 1759, Voltaire publie Candide, un conte philosophique qui remet en cause la philosophie de l'optimisme de Leibniz au gré d'un récit plaisant et comique. Au début du conte, Candide est chassé du château de Thunder-ten-Tronckh et se retrouve, au chapitre 3, au beau milieu d'une bataille entre Bulgares et Abares\*.*

1 Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les  
trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie  
telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six  
5 mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes  
environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la  
raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se  
monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe,  
se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

10 Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum, chacun dans son  
camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-  
dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était  
en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du  
droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes  
égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles,  
15 éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les  
derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la  
mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes  
coupés.

20 Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des  
Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant  
sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la  
guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais  
mademoiselle Cunégonde.

## **Texte B - Stendhal, La Chartreuse de Parme, 1839**

*Au début de ce qui est le dernier roman de Stendhal, le jeune Fabrice del Dongo, qui a grandi en Italie dans la période glorieuse des conquêtes napoléoniennes, s'enfuit de la maison familiale, en 1815, lorsqu'il apprend le retour de Napoléon en France. Il arrive à Waterloo l'après-midi même de la bataille.*

1            Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5            - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît  
10 les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

             - Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de  
15 ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la géôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

             - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

             - Pardi, c'est le maréchal !

20            - Quel maréchal ?

             - Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

             Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

             Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une  
25 terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval  
30 tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

             Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui  
35 faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

             A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

40            Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtain, je ne serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un héros.

**Texte C - Ernest Hemingway, L'adieu aux armes, 1929**

*Dans ce roman dont le titre « A farewell to arms » signifie à la fois l'adieu aux armes et l'adieu aux bras (de l'être aimé), Hemingway met en scène un jeune Américain, Frederic Henry, ambulancier de la Croix-Rouge italienne en 1917. Frederic discute ici de la guerre et des vivres avec Gino, un soldat italien.*

1           - [...] ils distribuent tout ce qu'ils peuvent aux bataillons de première ligne, et ceux de l'arrière se trouvent à court. Ils ont mangé toutes les pommes de terre autrichiennes et les châtaignes des bois. On devrait les nourrir mieux que ça. Nous sommes gros mangeurs. Je suis sûr qu'il y a beaucoup de vivres. C'est très  
5 mauvais pour les soldats d'être à court de nourriture. Avez-vous jamais remarqué combien cela influe sur le moral ?

          - Oui, dis-je. Ça ne peut pas faire gagner une guerre, mais ça peut la faire perdre.

10           - Ne parlons pas de perte. On n'en parle que trop. Les événements de cet été ne peuvent pas s'être passés en vain.

          Je ne dis rien. J'ai toujours été embarrassé par les mots : sacré, glorieux, sacrifice et par l'expression « en vain ». Nous les avons entendus debout, parfois, sous la pluie, presque hors de la portée de l'ouïe, alors que seuls les mots criés nous parvenaient. Nous les avons lus sur les proclamations que les colleurs d'affiches  
15 placardaient depuis longtemps sur d'autres proclamations. Je n'avais rien vu de sacré, et ce qu'on appelait glorieux n'avait pas de gloire, et les sacrifices ressemblaient aux abattoirs de Chicago avec cette différence que la viande ne servait qu'à être enterrée. Il y avait beaucoup de mots qu'on ne pouvait plus tolérer et, en fin de compte, seuls les noms des localités avaient conservé quelque dignité. Il en était  
20 de même de certains numéros et de certaines dates. Avec les noms des localités c'était tout ce qui avait encore un semblant de signification. Les mots abstraits tels que gloire, honneur, courage ou sainteté étaient indécents, comparés aux noms concrets des villages, aux numéros des régiments, aux dates. Gino était patriote, aussi disait-il des choses qui parfois nous séparaient ; mais c'était un gentil garçon et  
25 je comprenais son patriotisme. Il était né patriote. Il partit avec Pedruzzi dans l'auto pour rentrer à Gorizia.

## **Texte D - Louis-Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit, 1932**

*Bardamu, le personnage narrateur, se trouve engagé par surprise dans la guerre de 14 et y découvre l'horreur de la tuerie et de la conduite de la hiérarchie militaire à l'encontre des sans-grade qu'elle envoie à la mort. Ainsi, quelques lignes avant notre extrait, il s'exclame : « Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? »*

1            Sous ce regard d'opprobre, le messenger vacillant se remit au « garde-à-vous », les petits doigts sur la couture du pantalon, comme il se doit dans ces cas-là. Il oscillait ainsi, raidi, sur le talus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâchoires tremblaient si fort qu'il en poussait de petits cris avortés, tel un petit chien qui rêve. On ne pouvait démêler s'il voulait nous parler ou bien s'il pleurait. [...]

5            L'homme arriva tout de même à sortir de sa bouche quelque chose d'articulé.

« Le maréchal des logis Barousse vient d'être tué, mon colonel, qu'il dit tout d'un trait.

- Et alors ?

- Il a été tué en allant chercher le fourgon à pain sur la route des Étrapes, mon colonel !

- Et alors ?

10           - Il a été éclaté par un obus !

- Et alors, nom de Dieu !

- Et voilà ! Mon colonel...

- C'est tout ?

- Oui, c'est tout, mon colonel.

15           - Et le pain ? » demanda le colonel.

Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien qu'il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même.

20           Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête et puis les bras et les jambes qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait de par derrière. Ils avaient l'air de me quitter, et puis ils me sont restés quand même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.

25           Tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux ! que je pensais tout de suite ainsi : « C'est une bien grande charogne en moins dans le régiment ! » Il avait voulu me faire passer au Conseil pour une boîte de conserve. « Chacun sa guerre ! » que je me dis. De ce côté-là, faut en convenir, de temps en temps, elle avait l'air de servir à quelque chose la guerre ! J'en connaissais bien encore trois ou quatre dans le régiment, de sacrées ordures que j'aurais aidé bien volontiers à trouver un obus comme Barousse.

30           Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours, mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglou comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace.

35           Ça avait dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c'était arrivé. Tant pis pour lui ! S'il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé.

Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble.

Des obus éclataient encore à la droite et à la gauche de la scène.

40           J'ai quitté ces lieux sans insister, joliment heureux d'avoir un aussi beau prétexte pour foutre le camp. J'en chantonnais même un brin, en titubant, comme quand on a fini une bonne partie de canotage et qu'on a les jambes un peu drôles. « Un seul obus ! C'est vite arrangé les affaires tout de même, avec un seul obus », que je me disais. « Ah ! dis donc ! que je me répétais tout le temps. Ah ! dis donc !... »

	<h1>DST de français n° 1</h1>
Date : Jeudi 18 septembre 2014	Durée de l'épreuve : 2h
Nom du professeur : M. DANSET	<b>Classe : 1ES3</b>
Matériel autorisé : Aucun	
<p>Consignes particulières : Merci de laisser la première page vierge, hormis les informations d'usage.  <b>Vous conserverez le sujet avec vous.</b></p> <p>Bon courage !</p>	

## Objet d'étude

Le personnage de roman du XVIIe siècle à nos jours

## Corpus

Texte A - Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862

Texte B - Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Texte B - Samuel Beckett, *Malone meurt*, 1951

Texte C - Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, 1968

## Travail d'écriture au choix

### Question sur corpus complète

Quelle vision de la mort se dégage de ces extraits de romans ?

*Vous rédigerez une réponse complète : introduction, développement en deux ou trois parties, conclusion.*

### Ébauche de commentaire littéraire

Vous commenterez l'extrait de *L'Assommoir* (texte B).

*Vous rédigerez une introduction et une partie complète.*

### Ébauche de dissertation

Albert Camus écrit dans *L'Homme révolté* : « Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant<sup>1</sup> que le nôtre. Mais eux, du moins, courent jusqu'au bout de leur destin. » Cette définition du héros s'applique-t-elle selon vous aux personnages de roman ? Vous appuierez votre réflexion sur vos lectures personnelles ainsi que sur les textes du corpus et ceux étudiés en classe.

*Vous rédigerez une introduction et une partie complète.*

<sup>1</sup> Édifiant : ici, porteur d'une leçon, d'une morale.

**Texte A - Victor Hugo, Les Misérables, 1862**

*La fin du célèbre roman de Hugo coïncide avec la mort du personnage principal, Jean Valjean, ancien forçat qui a tenté de se racheter en élevant une orpheline, Cosette. La jeune femme et son époux Marius retrouvent le héros dans ses derniers instants.*

1            Quand un être qui nous est cher va mourir, on le regarde avec un regard qui se cramponne à lui et qui voudrait le retenir. Tous deux, muets d'angoisse, ne sachant que dire à la mort, désespérés et tremblants, étaient debout devant lui, Cosette donnant la main à Marius.

5            D'instant en instant, Jean Valjean déclinait. Il baissait ; il se rapprochait de l'horizon sombre. Son souffle était devenu intermittent ; un peu de râle l'entrecoupait. Il avait de la peine à déplacer son avant-bras, ses pieds avaient perdu tout mouvement, et en même temps que la misère des membres et l'accablement du corps croissait, toute la majesté de l'âme montait et se déployait sur son front. La lumière du monde inconnu était déjà visible  
10 dans sa prunelle.

          Sa figure blêmissait et en même temps souriait. La vie n'était plus là, il y avait autre chose. Son haleine tombait, son regard grandissait. C'était un cadavre auquel on sentait des ailes.

          Il fit signe à Cosette d'approcher, puis à Marius ; c'était évidemment la dernière minute  
15 de la dernière heure, et il se mit à leur parler d'une voix si faible qu'elle semblait venir de loin, et qu'on eût dit qu'il y avait dès à présent une muraille entre eux et lui.

          – Approche, approchez tous deux. Je vous aime bien. Oh ! c'est bon de mourir comme cela ! Toi aussi, tu m'aimes, ma Cosette. Je savais bien que tu avais toujours de l'amitié pour ton vieux bonhomme. Comme tu es gentille de m'avoir mis ce cousin sous les reins ! Tu me  
20 pleureras un peu, n'est-ce pas ? Pas trop. Je ne veux pas que tu aies de vrais chagrins. Il faudra vous amuser beaucoup, mes enfants.

          [...] Mes enfants, voici que je ne vois plus très clair, j'avais encore des choses à dire, mais c'est égal. Pensez un peu à moi. Vous êtes des êtres bénis. Je ne sais pas ce que j'ai, je vois de la lumière. Approchez encore. Je meurs heureux. Donnez-  
25 moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus.

          Cosette et Marius tombèrent à genoux, éperdus, étouffés de larmes, chacun sur une des mains de Jean Valjean. Ces mains augustes ne remuaient plus.

          Il était renversé en arrière, la lueur des deux chandeliers\* l'éclairait ; sa face blanche regardait le ciel, il laissait Cosette et Marius couvrir ses mains de baisers ; il était mort.

30            La nuit était sans étoiles et profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, quelque ange immense était debout, les ailes déployées, attendant l'âme.

\* Ces deux chandeliers ont été volés au début du roman par Jean Valjean à l'évêque Bienvenu Myriel. Arrêté par les gendarmes, Jean Valjean se les est vu offrir par le prêtre, qui l'a ainsi converti au Bien.

**Texte B - Émile Zola, L'Assommoir, 1877**

*La dernière partie de L'Assommoir est consacrée à la déchéance de Gervaise, une blanchisseuse abandonnée de tous et qui a sombré dans l'alcoolisme.*

1 Gervaise dura ainsi pendant des mois. Elle dégringolait plus bas encore, acceptait les  
dernières avanies, mourait un peu de faim tous les jours. Dès qu'elle possédait quatre sous,  
elle buvait et battait les murs. On la chargeait des sales commissions du quartier. Un soir, on  
avait parié qu'elle ne mangerait pas quelque chose de dégoûtant ; et elle l'avait mangé, pour  
5 gagner dix sous. M. Marescot s'était décidé à l'expulser de la chambre du sixième. Mais,  
comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire  
avait bien voulu lui laisser cette niche. Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était  
là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La  
terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas  
10 à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à  
petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence  
qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On parla d'un  
froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de  
sa vie gâtée\*. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça  
15 sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours ; et  
on la découvrit déjà verte, dans sa niche.

Justement, ce fut le père Bazouge\*\* qui vint, avec la caisse des pauvres sous le bras,  
pour l'emballer. Il était encore joliment soûl, ce jour-là, mais bon zig\*\*\* tout de même, et gai  
comme un pinson. Quand il eut reconnu la pratique à laquelle il avait affaire, il lâcha des  
20 réflexions philosophiques, en préparant son petit ménage.

- Tout le monde y passe... On n'a pas besoin de se bousculer, il y a de la place pour  
tout le monde... Et c'est bête d'être pressé, parce qu'on arrive moins vite... Moi, je ne  
demande pas mieux que de faire plaisir. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Arrangez  
un peu ça, pour voir... En v'la une qui ne voulait pas, puis elle a voulu. Alors, on l'a fait  
25 attendre... Enfin, ça y est, et, vrai ! elle l'a gagné ! Allons-y gaiement !

Et, lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une  
tendresse, il souleva doucement cette femme. qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en  
l'allongeant au fond de la bière\*\*\*\* avec un soin paternel, il bégaya, entre deux hoquets :

- Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va,  
30 t'es heureuse. Fais dodo, ma belle !

\* gâtée a ici le sens d'abîmée.

\*\* Il s'agit du croquemort.

\*\*\* bon gars, bon type.

\*\*\*\* cercueil.

**Texte C - Samuel Beckett, Malone meurt, 1951**

*Dramaturge et romancier, Samuel Beckett a souvent mis en scène des héros énigmatiques et marginaux. Le passage proposé constitue les dernières lignes de ce roman, entièrement consacré à l'agonie du personnage principal et narrateur, Malone, qui, cloué sur un lit, n'est plus rattaché à la vie que par les figures imaginaires qui l'entourent.*

- 1            Lemuel c'est le responsable, il lève sa hache, où le sang ne séchera jamais, mais ce n'est pour frapper personne, il ne frappera personne, il ne frappera plus personne, il ne touchera jamais plus personne, ni avec elle ni avec elle ni avec ni avec ni
- 5            ni avec elle ni avec son marteau ni avec son bâton ni avec son bâton ni avec son poing ni avec son bâton ni avec son bâton
- ni avec ni en pensée ni en rêve je veux dire jamais
- il ne touchera jamais
- ni avec son crayon ni avec son bâton ni
- 10          ni lumières lumières je veux dire
- jamais voilà il ne touchera jamais
- il ne touchera jamais
- voilà jamais
- voilà voilà
- 15          plus rien

---

**Texte D - Albert Cohen, Belle du Seigneur, 1968**

*Belle du Seigneur est un roman de l'amour fou. Lorsque les deux personnages principaux, Ariane et Solal, pensent que leur amour est peut-être en train de s'éteindre, ils décident de mettre fin à leurs jours. L'extrait proposé constitue les dernières lignes du roman.*

1 Oh, maintenant un chant le long des cyprès, chant de ceux qui s'éloignent et ne regardent plus. Qui lui tenait les jambes ? Le raidissement montait, s'étendait avec un froid, et elle avait de la peine à respirer, et des gouttes étaient sur ses joues, et un goût dans sa bouche. N'oublie pas de venir, murmura-t-elle. Ce soir, neuf heures,  
5 murmura-t-elle, et elle saliva, eut un sourire stupide, voulut reculer la tête pour le regarder mais elle ne pouvait plus, et là-bas une faux était martelée. Alors, de la main, elle voulut le saluer, mais elle ne pouvait plus, sa main était partie. Attends-moi, lui disait-il de si loin. Voici venir mon divin roi, sourit-elle, et elle entra dans l'église montagnaise.

10 Alors, il lui ferma les yeux, et il se leva, et il la prit dans ses bras, lourde et abandonnée, et il alla à travers la chambre, la portant, contre lui la serrant et de tout son amour la berçant, berçant et contemplant, muette et calme, l'amoureuse qui avait tant donné ses lèvres, tant laissé de fervents billets au petit matin, berçant et contemplant, souveraine et blanche, la naïve des rendez-vous à l'étoile polaire.

15 Chancelant soudain, et un froid lui venant, il la remit sur le lit, et il s'étendit auprès d'elle, baisa le visage virginal, à peine souriant, beau comme au premier soir, baisa la main encore tiède mais lourde, la garda dans sa main, la garda avec lui jusque dans la cave où une naine pleurait, ne se cachait pas de pleurer son beau roi en agonie contre la porte aux verrues, son roi condamné qui pleurait aussi  
20 d'abandonner ses enfants de la terre, ses enfants qu'il n'avait pas sauvés, et que feraient-ils sans lui, et soudain la naine lui demanda d'une voix vibrante, lui ordonna de dire le dernier appel, ainsi qu'il était prescrit, car c'était l'heure.

	<h1>DST de français n°2</h1>
Date : Jeudi 6 novembre 2014	Durée de l'épreuve : 2h
Nom du professeur : M. DANSET	<b>Classe : 1ES3</b>
Matériel autorisé : Aucun	
<p>Consignes particulières :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Laissez la première page vierge</b>, hormis les informations d'usage.</li> <li>• <b>Conservez le sujet.</b></li> </ul> <p>Bon courage !</p>	

## Objet d'étude

Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

## Corpus

Texte A - Honoré de Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, 1832.

Texte B - Victor Hugo, *L'Homme qui rit*, 1869.

Texte C - Emile Zola, *L'Assommoir*, 1877.

Texte D - Marcel Proust, *Le Temps Retrouvé*, 1927.

## Travail d'écriture au choix

### Commentaire

Vous ferez un commentaire du texte de Balzac (texte A).

### Dissertation

En partant des textes du corpus, vous vous demanderez si la tâche du romancier, quand il crée des personnages, ne consiste qu'à imiter le réel. Vous vous appuyerez aussi sur vos lectures personnelles et les œuvres étudiées en classe.

**TEXTE A - Honoré de Balzac, Le Chef-d'œuvre inconnu, 1832.**

L'action de ce roman se déroule en 1612. Fraîchement débarqué à Paris, un jeune peintre ambitieux, Nicolas Poussin, se rend au domicile de Maître Porbus, un célèbre peintre de cour, dans l'espoir de devenir son élève. Arrivé sur le palier, il fait une étrange rencontre.

1 Un vieillard vint à monter l'escalier. À la bizarrerie de son costume, à la magnificence de son rabat<sup>1</sup> de dentelle, à la prépondérante sécurité de la démarche, le jeune homme devina dans ce personnage<sup>2</sup> ou le protecteur ou l'ami du peintre ; il se recula sur le palier pour lui faire place, et l'examina curieusement, espérant trouver en lui la bonne nature d'un artiste ou

5 le caractère serviable des gens qui aiment les arts ; mais il aperçut quelque chose de diabolique dans cette figure, et surtout ce je ne sais quoi qui affriande<sup>3</sup> les artistes. Imaginez un front chauve, bombé, proéminent, retombant en saillie sur un petit nez écrasé, retroussé du bout comme celui de Rabelais ou de Socrate ; une bouche rieuse et ridée, un menton court, fièrement relevé, garni d'une barbe grise taillée en pointe, des yeux vert de mer ternis

10 en apparence par l'âge, mais qui par le contraste du blanc nacré dans lequel flottait la prunelle devaient parfois jeter des regards magnétiques au fort de la colère ou de l'enthousiasme. Le visage était d'ailleurs singulièrement flétri par les fatigues de l'âge, et plus encore par ces pensées qui creusent également l'âme et le corps. Les yeux n'avaient plus de cils, et à peine voyait-on quelques traces de sourcils au-dessus de leurs arcades saillantes.

15 Mettez cette tête sur un corps fluet et débile<sup>4</sup>, entourez-la d'une dentelle étincelante de blancheur et travaillée comme une truelle à poisson<sup>5</sup>, jetez sur le pourpoint<sup>6</sup> noir du vieillard une lourde chaîne d'or, et vous aurez une image imparfaite de ce personnage auquel le jour faible de l'escalier prêtait encore une couleur fantastique. Vous eussiez dit d'une toile de Rembrandt<sup>7</sup> marchant silencieusement et sans cadre dans la noire atmosphère que s'est

20 appropriée ce grand peintre.

---

1 *rabat* : grand col rabattu porté autrefois par les hommes.

2. Ce vieillard s'appelle Frenhofer.

3. *affriande* : attire par sa délicatesse.

4 *débile* : qui manque de force physique, faible.  
truelle à poisson : spatule coupante servant à découper et à servir le poisson.

6 *pourpoint* : partie du vêtement qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture.

7 *Rembrandt* : peintre néerlandais du XVIIe siècle. Ses toiles exploitent fréquemment la technique du clair-obscur, c'est-à-dire les effets de contraste produits par les lumières et les ombres des objets ou des personnes représentés.

**TEXTE B - Victor Hugo, L'Homme qui rit, 1869.**

*L'action se déroule en Angleterre, à la fin du XVIIIe siècle. Enfant, Gwynplaine a été enlevé par des voleurs qui l'ont atrocement défiguré pour en faire un monstre défaire : ses joues ont été incisées de la bouche aux oreilles, de façon à donner l'illusion d'un sourire permanent. Devenu adulte, il se produit dans une troupe de comédiens.*

1                    Quoi qu'il en fût, Gwynplaine était admirablement réussi.

Gwynplaine était un don fait par la providence à la tristesse des hommes. Par quelle providence ? Y a-t-il une providence Démon comme il y a une providence Dieu ? Nous posons la question sans la résoudre.

5                    Gwynplaine était un saltimbanque. Il se faisait voir en public. Pas d'effet comparable au sien. Il guérissait les hypocondries<sup>1</sup> rien qu'en se montrant. [...]

C'est en riant que Gwynplaine faisait rire. Et pourtant il ne riait pas. Sa face riait, sa pensée non. L'espèce de visage inouï que le hasard ou une industrie bizarrement spéciale lui avait façonné, riait tout seul. Gwynplaine ne s'en mêlait pas. Le dehors ne dépendait pas du dedans. Ce rire qu'il n'avait point mis sur son front, sur ses joues, sur ses sourcils, sur sa bouche, il ne pouvait l'en ôter. On lui avait à jamais appliqué le rire sur le visage. C'était un rire automatique, et d'autant plus irrésistible qu'il était pétrifié. Personne ne se dérobaient à ce rictus. Deux convulsions de la bouche sont communicatives, le rire et le bâillement. Par la vertu de la mystérieuse opération probablement subie par Gwynplaine enfant, toutes les parties de son visage contribuaient à ce rictus, toute sa physionomie y aboutissait, comme une roue se concentre sur le moyeu<sup>2</sup> ; toutes ses émotions, quelles qu'elles fussent, augmentaient cette étrange figure de joie, disons mieux, l'aggravaient. Un étonnement qu'il aurait eu, une souffrance qu'il aurait ressentie, une colère qui lui serait survenue, une pitié qu'il aurait éprouvée, n'eussent fait qu'accroître cette hilarité des muscles ; s'il eût pleuré, il eût ri ; et, quoi que fit Gwynplaine, quoi qu'il voulût, quoi qu'il pensât, dès qu'il levait la tête, la foule, si la foule était là, avait devant les yeux cette apparition, l'éclat de rire foudroyant. Qu'on se figure une tête de Méduse gaie.

---

1. *hypocondries* : états dépressifs et mélancoliques.

2. *moyeu* : pièce centrale d'une roue.

**TEXTE C - Emile Zola, L'Assommoir, 1877.**

Dans *L'Assommoir*, Zola décrit le milieu des ouvriers parisiens. Le roman retrace l'itinéraire de Gervaise, une modeste blanchisseuse. Dans l'extrait suivant, elle rend visite à Goujet, surnommé Gueule-d'Or.

1 C'était le tour de la Gueule-d'Or. Avant de commencer, il jeta à la blanchisseuse un regard plein d'une tendresse confiante. Puis, il ne se pressa pas, il prit sa distance, lança le marteau de haut, à grandes volées régulières. Il avait le jeu classique, correct, balancé et souple. Fifine, dans ses deux mains, ne dansait pas un chahut de bastringue<sup>1</sup>, les guibolles<sup>2</sup> emportées par-dessus les jupes; elle s'enlevait, retombait en cadence, comme une dame noble, l'air sérieux, conduisant quelque menuet<sup>3</sup> ancien. Les talons de Fifine tapaient la mesure, gravement, et ils s'enfonçaient dans le fer rouge, sur la tête du boulon, avec une science réfléchie, d'abord écrasant le métal au milieu, puis le modérant par une série de coups d'une précision rythmée. Bien sûr, ce n'était pas de l'eau-de-vie que la Gueule-d'Or avait dans les veines, c'était du sang, du sang pur, qui battait puissamment jusque dans son marteau, et qui réglait la besogne. Un homme magnifique au travail, ce gaillard-là ! Il recevait en plein la grande flamme de la forge. Ses cheveux courts, frisant sur son front bas, sa belle barbe jaune, aux anneaux tombants, s'allumaient, lui éclairaient toute la figure de leurs fils d'or, une vraie figure d'or, sans mentir. Avec ça, un cou pareil à une colonne, blanc comme un cou d'enfant ; une poitrine vaste, large à y coucher une femme en travers ; des épaules et des bras sculptés qui paraissaient copiés sur ceux d'un géant, dans un musée. Quand il prenait son élan, on voyait ses muscles se gonfler, des montagnes de chair roulant et durcissant sous la peau ; ses épaules, sa poitrine, son cou enflaient ; il faisait de la clarté autour de lui, il devenait beau, tout-puissant, comme un Bon Dieu.

---

1. *bastringue* : cabaret.

2. *guibolles* : jambes (dans la langue populaire).

3. *menuet* : danse.

**TEXTE D - Marcel Proust, Le Temps retrouvé, 1927.**

*Le Temps Retrouvé est le dernier tome d'À la recherche du temps perdu, vaste fresque dans laquelle l'auteur transpose l'expérience de sa vie. Retiré du monde depuis plusieurs années, le narrateur se rend à une soirée mondaine lors de laquelle il croise d'anciennes connaissances « métamorphosées » par la vieillesse.*

1            Le vieux duc de Guermantes ne sortait plus, car il passait ses journées et ses soirées  
avec elle<sup>1</sup>. Mais aujourd'hui, il vint un instant pour la voir, malgré l'ennui de rencontrer sa  
femme. Je ne l'avais pas aperçu et je ne l'eusse sans doute pas reconnu, si on ne me l'avait  
clairement désigné. Il n'était plus qu'une ruine, mais superbe, et moins encore qu'une ruine,  
cette belle chose romantique que peut être un rocher dans la tempête. Fouettée de toutes  
5            parts par les vagues de souffrance, de colère de souffrir, d'avancée montante de la mort qui  
la circonvenaient<sup>2</sup>, sa figure, effritée comme un bloc, gardait le style, la cambrure que j'avais  
toujours admirés ; elle était rongée comme une de ces belles têtes antiques<sup>3</sup> trop abîmées  
mais dont nous sommes trop heureux d'orner un cabinet de travail. Elle paraissait seulement  
appartenir à une époque plus ancienne qu'autrefois, non seulement à cause de ce qu'elle  
10            avait pris de rude et de rompu dans sa matière jadis plus brillante, mais parce qu'à  
l'expression de finesse et d'enjouement avait succédé une involontaire, une inconsciente  
expression, bâtie par la maladie, de lutte contre la mort, de résistance, de difficulté à vivre.  
Les artères ayant perdu toute souplesse avaient donné au visage jadis épanoui une dureté  
sculpturale. Et sans que le duc s'en doutât, il découvrait des aspects de nuque, de joue, de  
15            front, où l'être, comme obligé de se raccrocher avec acharnement à chaque minute, semblait  
bousculé dans une tragique rafale, pendant que les mèches blanches de sa magnifique  
chevelure moins épaisse venaient souffleter de leur écume le promontoire envahi du visage.  
Et comme ces reflets étranges, uniques, que seule l'approche de la tempête où tout va  
sombrier donne aux roches qui avaient été jusque-là d'une autre couleur, je compris que le  
20            gris plombé des joues raides et usées, le gris presque blanc et moutonnant des mèches  
soulevées, la faible lumière encore départie aux yeux qui voyaient à peine, étaient des teintes  
non pas irréelles, trop réelles au contraire, mais fantastiques, et empruntées à la palette, à  
l'éclairage, inimitable dans ses noirceurs effrayantes et prophétiques, de la vieillesse, de la  
proximité de la mort.

---

1. Il s'agit d'Odette, sa maîtresse.

2. circonvenir : agir sur quelqu'un avec ruse, pour parvenir à ses fins.

3. têtes antiques : sculptures de la tête.

# Franz Kafka, Le Procès (1925), chap V: Arrestation de Joseph K...

limites d'une plaisanterie. Je ne veux donc pas dire que c'en soit une.

– Fort juste, dit le brigadier en comptant les allumettes de la boîte.

– Mais, d'autre part, continua K. en s'adressant à tout le monde – il aurait même beaucoup aimé que les trois amateurs de photographie se retournassent pour écouter aussi – mais d'autre part l'affaire ne saurait avoir non plus beaucoup d'importance. Je le déduis du fait que je suis accusé sans pouvoir arriver à trouver la moindre faute qu'on puisse me reprocher. Mais, ce n'est encore que secondaire. La question essentielle est de savoir par qui je suis accusé ? Quelle est l'autorité qui dirige le procès ? Êtes-vous fonctionnaires ? Nul de vous ne porte d'uniforme, à moins qu'on ne veuille nommer uniforme ce vêtement – et il montrait celui de Franz – qui est plutôt un simple costume de voyage. Voilà les points que je vous demande d'éclaircir ; je suis persuadé qu'au bout de l'explication nous pourrions prendre l'un de l'autre le plus amical congé. »

Le brigadier reposa la boîte d'allumettes sur la table.

« Vous faites, dit-il, une profonde erreur. Ces messieurs que voici et moi, nous ne jouons dans votre affaire qu'un rôle purement accessoire. Nous ne savons même presque rien d'elle. Nous porterions les uniformes les plus en règle que votre affaire n'en serait pas moins mauvaise d'un iota. Je ne puis pas dire, non plus, que vous soyez accusé, ou plutôt je ne sais pas si vous l'êtes. Vous êtes arrêté, c'est exact, je n'en sais pas davantage. Si les inspecteurs vous ont dit autre chose, ce n'était que du bavardage<sup>3</sup>. Mais, bien que je ne réponde pas à vos questions, je puis tout de même vous conseiller de penser un peu moins à nous et de vous surveiller un peu plus. Et puis, ne faites pas tant d'histoires avec votre innocence, cela gâche l'impression plutôt bonne que vous produisez par ailleurs. Ayez aussi plus de rete-

– 17 –

– Mais si, lui dit le brigadier en montrant de la main le vestibule où se trouvait le téléphone, téléphonez, je vous en prie.

– Non, je ne veux plus », déclara K. en se dirigeant vers la croisée.

De l'autre côté, les trois curieux se tenaient toujours à leur fenêtre ; ils ne semblèrent troublés dans leur contemplation que lorsque K. vint les regarder. Les deux vieux voulaient s'en aller, mais l'homme qui se tenait derrière eux les rassura.

« Nous avons de fameux spectateurs ! » s'écria K. à haute voix en se tournant vers le brigadier et en les montrant de l'index. « Disparaissez ! » leur cria-t-il.

Ils reculèrent aussitôt de quelques pas ; les deux vieux allèrent même se cacher derrière l'homme, qui les couvrit de son large corps et dut, à en juger au mouvement de sa bouche, dire quelque chose que l'éloignement empêcha de comprendre. Mais ils ne disparurent pas complètement ; ils semblaient attendre l'instant où ils pourraient revenir à la fenêtre sans être vus.

« Quels malotrus ! » dit K. en se retournant.

Il lui sembla, en jetant un regard sur le brigadier, que ce policier l'approuvait. Mais il était fort possible aussi que le brigadier n'eût pas entendu, car il avait posé la main à plat sur la table et semblait comparer les longueurs de ses doigts. Les deux inspecteurs étaient assis sur une malle recouverte d'un tapis et se frottaient les genoux. Les trois jeunes gens s'étaient campés les mains sur les hanches et regardaient un peu partout d'un air désœuvré. Il régnait un calme aussi grand que dans un bureau oublié.

« Messieurs, dit K. – et il lui sembla un moment qu'il portait tous ces gens sur ses épaules – à en juger d'après votre atti-

– 19 –

nue dans vos discours ; quand vous n'auriez dit que quelques mots, votre attitude aurait suffi à faire comprendre presque tout ce que vous venez d'expliquer et qui ne plaide d'ailleurs pas en votre faveur. »

K. regarda le brigadier avec de grands yeux. Cet homme, qui était peut-être son cadet, lui faisait ici la leçon comme à un écolier. On le punissait par une semonce de sa franchise ? Et on ne lui apprenait rien ni du motif ni de l'autorité qui déterminait son arrestation !

Pris d'une certaine irritation, il se mit à faire les cent pas avec impatience, ce dont personne ne l'empêcha ; il rentra ses manchettes, tâta son plastron, lissa ses cheveux, dit « cela n'a pas l'ombre de sens commun » en passant devant les trois messieurs – ce qui les fit retourner et provoqua de leur part un regard plein de prévenance, mais aussi de gravité – et revint finalement faire halte devant la table du brigadier.

« M. Hasterer, le procureur, est un bon ami à moi, dit-il, puis-je lui téléphoner ?

– Certainement, dit le brigadier, mais je ne vois pas bien à quoi cela peut rimer, à moins que vous n'avez à lui parler de quelque affaire privée.

– À quoi cela peut rimer ? s'écria K. plus désorienté qu'irrité. Qui êtes-vous donc ? Vous voudriez que ma conversation téléphonique rime à quelque chose, et vous agissez, vous, sans rime ni raison ? N'est-ce pas à en être pétrifié ? Pour commencer, on me tombe dessus, puis on fait cercle autour de moi, on me fait faire de la haute école ! À quoi rimerait-il de téléphoner à un procureur quand on prétend que je suis arrêté ? C'est bon, je ne téléphonerai pas.

– 18 –

tude, mon affaire a l'air terminée. Je suis d'avis que le mieux est de ne pas réfléchir au bien ou au mal fondé de votre procédé et de mettre gentiment fin à cette histoire en nous serrant réciproquement la main. Si vous êtes du même avis, voilà. »

Et il s'avança vers la table du brigadier, la main tendue.

Le brigadier releva les sourcils, mordit ses lèvres et regarda la main de K. qui pensait toujours que l'autre allait la saisir. Mais le brigadier se leva, prit un chapeau melon posé sur le lit de Mlle Bürstner et le mit des deux mains avec circonspection comme on s'y prend pour essayer une coiffure neuve.

« Les choses vous paraissent bien simples, disait-il en même temps à K. Nous devrions, à votre avis, mettre gentiment fin à cette affaire ? Mais non, voyons, ce n'est pas possible ! Ce qui ne veut pas dire non plus que vous deviez désespérer. Pourquoi désespéreriez-vous ? Vous n'êtes qu'arrêté, rien de plus. C'est ce dont j'avais à vous informer ; j'ai vu comment vous le prenez, cela suffit pour aujourd'hui, et nous pouvons nous séparer, provisoirement bien entendu. Vous voulez sans doute aller maintenant à la banque ?

– À la banque ? demanda K., je croyais que j'étais arrêté. »

K. parlait sur un ton assez hautain, car, bien que sa poignée de main eût été refusée, il se sentait de plus en plus indépendant de tous ces gens-là, surtout depuis que le brigadier s'était levé. Il jouait avec eux. Il avait l'intention de les suivre jusqu'à la porte de la maison s'ils s'en allaient, et de leur offrir de l'appréhender. Aussi répéta-t-il :

« Comment puis-je donc aller à la banque, puisque je suis arrêté ?

– 20 –

Samuel Beckett, un auteur emblématique  
tant du "théâtre de l'absurde" (années 50)  
que du Nouveau Roman (années 50-60)\*

## Lecture complémentaire

BECKETT, *Molloy* (1951)

### I

Je suis dans la chambre de ma mère. C'est moi qui y vis maintenant. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. On m'a aidé. Seul je ne serais pas arrivé. Cet homme qui vient chaque semaine, c'est grâce à lui peut-être que je suis ici. Il dit que non. Il me donne un peu d'argent et enlève les feuilles. Tant de feuilles, tant d'argent. Oui, je travaille maintenant, un peu comme autrefois, seulement je ne sais plus travailler. Cela n'a pas d'importance, paraît-il. Moi je voudrais maintenant parler des choses qui me restent, faire mes adieux, finir de mourir. Ils ne veulent pas. Oui, ils sont plusieurs, paraît-il. Mais c'est toujours le même qui vient. Vous ferez ça plus tard, dit-il. Bon. Je n'ai plus beaucoup de volonté, voyez-vous. Quand il vient chercher les nouvelles feuilles il rapporte celles de la semaine précédente. Elles sont marquées de signes que je ne comprends pas. D'ailleurs je ne relis pas. Quand je n'ai rien fait il ne me donne rien, il me gronde. Cependant je ne travaille pas pour l'argent. Pour quoi alors? Je ne sais pas. Je ne sais pas grand'chose, franchement. La mort de ma mère, par exemple. Était-elle déjà morte à mon arrivée? Ou n'est-elle morte que plus tard? Je veux dire morte à enterrer. Je ne sais pas. Peut-être ne l'a-t-on pas enterrée encore. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui ai sa chambre. Je couche dans son lit. Je fais dans son vase. J'ai pris sa place. Je dois lui ressembler de plus en plus. Il ne me manque plus qu'un fils. J'en ai un quelque part peut-être. Mais je ne crois pas. Il serait vieux maintenant, presque autant que moi.

\* Avec Alain Robbe-Grillet,  
Nathalie Sarraute,

Claude Simon, ...

*Fin de l'étude  
le 28 novembre*

# Complément sur la remise en question du personnage de roman

*Alain Robbe-Grillet est le chef de file du Nouveau Roman, mouvement littéraire qui émerge dans les années 1950 avec un certain nombre de publications aux Éditions de Minuit, et dont la principale caractéristique est la remise en cause des codes romanesques hérités du modèle balzacien, et plus largement des romans du XIXe siècle.*

*Auteur entre autres des ouvrages suivants : Les Gommages, La Jalousie, Dans le labyrinthe, Alain Robbe-Grillet théorise cette nouvelle esthétique romanesque dans un essai, Pour un nouveau roman (1963). Voici un extrait du chapitre intitulé : « Sur quelques notions périmées : le personnage ».*

Un personnage, tout le monde sait ce que le mot signifie. Ce n'est pas un *il* quelconque, anonyme et translucide, simple sujet de l'action exprimée par le verbe. Un personnage doit avoir un nom propre, double si possible : nom de famille et prénom. Il doit avoir des parents, une hérédité. Il doit avoir une profession. S'il a des biens, cela n'en vaudra que mieux. Enfin il doit posséder un « caractère », un visage qui le reflète, un passé qui a modelé celui-ci et celui-là. Son caractère dicte ses actions, le fait réagir de façon déterminée à chaque événement. Son caractère permet au lecteur de le juger, de l'aimer, de le haïr. C'est grâce à ce caractère qu'il léguera un jour son nom à un type humain, qui attendait, dirait-on, la consécration de ce baptême.

Car il faut à la fois que le personnage soit unique et qu'il se hausse à la hauteur d'une catégorie. Il lui faut assez de particularité pour demeurer irremplaçable, et assez de généralité pour devenir universel. On pourra, pour varier un peu, se donner quelque impression de liberté, choisir un héros qui paraisse transgresser l'une de ces règles : un enfant trouvé, un oisif, un fou, un homme dont le caractère incertain ménage çà et là une petite surprise... On n'exagérera pas, cependant, dans cette voie : c'est celle de la perdition, celle qui conduit tout droit au roman moderne.

Aucune des grandes œuvres contemporaines ne correspond en effet sur ce point aux normes de la critique. Combien de lecteurs se rappellent le nom du narrateur dans *La Nausée* ou dans *L'Étranger* ? Y a-t-il là des types humains ? Ne serait-ce pas au contraire la pire absurdité que de considérer ces livres comme des études de caractère ? Et *Le Voyage au bout de la nuit*, décrit-il un personnage ? Croit-on d'ailleurs que c'est par hasard que ces trois romans sont écrits à la première personne ? Beckett change le nom et la forme de son héros dans le cours d'un même récit. Faulkner donne exprès le même nom à deux personnes différentes. Quant au K. du *Château*, il se contente d'une initiale, il ne possède rien, il n'a pas de famille, pas de visage ; probablement même n'est-il pas du tout arpenteur.

On pourrait multiplier les exemples. En fait, les créateurs de personnages, au sens traditionnel, ne réussissent plus à nous proposer que des fantoches auxquels eux-mêmes ont cessé de croire. Le roman de personnages appartient bel et bien au passé, il caractérise une époque : celle qui marqua l'apogée de l'individu.

[...] Avoir un nom, c'était très important sans doute au temps de la bourgeoisie balzacienne. C'était important, un caractère, d'autant plus important qu'il était davantage l'arme d'un corps-à-corps, l'espoir d'une réussite, l'exercice d'une domination. C'était quelque chose d'avoir un visage dans un univers où la personnalité représentait à la fois le moyen et la fin de toute recherche.

Notre monde, aujourd'hui, est moins sûr de lui-même, plus modeste peut-être puisqu'il a renoncé à la toute-puissance de la personne, mais plus ambitieux aussi puisqu'il regarde au-delà. Le culte exclusif de « l'humain » a fait place à une prise de conscience plus vaste, moins anthropocentriste. Le roman paraît chanceler, ayant perdu son meilleur soutien d'autrefois, le héros. S'il ne parvient pas à s'en remettre, c'est que sa vie était liée à celle d'une société maintenant révolue. S'il y parvient, au contraire, une nouvelle voie s'ouvre pour lui, avec la promesse de nouvelles découvertes.

*Fin de l'étude le  
1er décembre*

## Lecture complémentaire

### Extraits du *Mythe de Sisyphe, Essai sur l'Absurde* (1942).

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie.

[...]

Quel est donc cet incalculable sentiment qui prive l'esprit du sommeil nécessaire à la vie ? Un monde qu'on peut expliquer, même avec de mauvaises raisons est un monde familier. Mais au contraire dans un univers soudain privé d'illusions et de lumières, l'homme se sent étranger. Cet exil est sans recours, puisqu'il est privé des souvenirs d'une patrie perdue ou de l'espoir d'une terre promise. Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité.

[...]

Si j'étais arbre parmi les arbres, chat parmi les animaux, cette vie aurait un sens ou plutôt ce problème n'en aurait point car je ferais partie de ce monde. Je *serais* ce monde auquel je m'oppose maintenant de toute ma conscience.

[...]

Je disais que le monde est absurde et j'allais trop vite. Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on peut en dire. Mais ce qui est absurde c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme : l'absurde dépend autant de l'homme que du monde.

[...]

Je laisse Sisyphe au bas de la montagne ! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.